

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 33 (2003)
Heft: 10

Artikel: Béatrice Barton : "J'ai le goût de l'imprévu"
Autor: Pidoux, Bernadette / Barton, Béatrice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827609>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

■ En plein tournage de *Mayen 1903*, l'émission qu'elle produit, Béatrice Barton raconte sa passion des voyages et des reportages. Son métier, son enfance, la journaliste les évoque avec une chaleur communicative.

Béatrice Barton

«J'ai le goût de l'imprévu»

L'émission *Mayen 1903* s'est tournée cet été quelque part au fond du val d'Anniviers, dans un chalet protégé de la convoitise des médias. Béatrice Barton nous donne donc rendez-vous, en terrain neutre, à Grimontz. Elle déboule en 4x4, l'allure pressée. La journaliste, bien connue des téléspectateurs grâce à *Duel*, l'émission judiciaire qu'elle présentait avec Dominique Warluzel, est une femme sportive qui apprécie les défis. Elle a d'ailleurs participé à la Patrouille des Glaciers l'an dernier, en équipe avec Benoît Aymon et Hubert Gay-Couttet. Entre deux séquences, elle se prête volontiers au jeu des questions professionnelles et personnelles.

«On apprécie mieux le présent lorsqu'on connaît le passé.»



TSR

– Le public ne sait pas forcément ce qu'est votre métier de productrice. Comment le définissez-vous ?

– Les producteurs à la TSR sont soit des journalistes, soit des réalisateurs. Moi je suis journaliste de formation. Le producteur est la personne responsable d'une émission, qui peut être récurrente, comme *Temps Présent*, ou à épisodes comme le *Mayen*. Notre tâche consiste à organiser le travail d'une équipe. Pour le *Mayen*, j'ai d'abord dû convaincre mes supérieurs que c'était une bonne idée, définir ensuite un budget, trouver le chalet, la famille qui allait participer, et composer une équipe de tournage. J'ai élaboré le projet en janvier, pour commencer à tourner début août, après avoir fait exécuter des travaux dans le mayen, qui comportait des éléments modernes. Avec mes collaborateurs, nous avons cherché les animaux et les objets nécessaires, sous la supervision de l'ethnologue Bernard Crettaz. Le producteur est donc un chef d'orchestre, responsable du meilleur produit fini possible.

– D'où vous est venue l'idée de cette émission ?

– J'avais vu aux Etats-Unis une émission où trois familles vivaient dans des maisons de l'époque du Far West. Ces familles étaient mises en compétition. L'élément de concurrence ne m'a pas plu, mais j'ai trouvé le concept intéressant. J'ai attendu de terminer *Duel* pour concevoir ce projet.

– Que cherchez-vous à transmettre avec *Mayen 1903* ?

– Je pense que dans certaines familles, les enfants ne parlent pas avec les grands-parents: le passé, les souvenirs d'une époque révolue ne sont guère évoqués. Cela m'est presque arrivé avec mes propres parents, mais j'ai pu rattraper cela. Nos générations ne savent plus d'où elles viennent. Pour le *Mayen*, nous avons consulté des personnes âgées. Comme peu de chose a changé entre 1903 et 1923, c'était possible de recueillir des détails vécus. Bien sûr, les mentalités sont difficiles à reconstituer, mais nous sommes bien documentés sur tous les gestes d'autrefois. Il ne s'agit pas de nostalgie. Je crois vraiment qu'on apprécie mieux la période dans laquelle on vit quand on connaît le passé.

– Il n'y a pas que l'aspect historique dans votre projet.

– C'est vrai, d'un point de vue sociologique, cela m'intéresse de savoir comment des gens de 2003 peuvent s'habituer à vivre comme en 1903. La famille Cerf est très unie et solidaire, mais comment se comportera-t-elle concrètement lorsqu'il s'agira de faire la cuisine dans l'âtre, ou de ne pas pouvoir se laver tous les jours ? Cette part d'observation est intéressante pour nous, comme pour eux. Les gens qui voulaient participer à l'émission se posaient les mêmes questions sur leurs propres réactions psychologiques.

– Les médias parlent de télé-réalité. Qu'en pensez-vous ?

– Je réponds toujours que ce n'est pas de la télé-réalité, parce qu'il n'y a aucun élément de compétition, que nous ne tournons pas 24 heures sur 24 et que nous ne cherchons pas à faire du voyeurisme. Le seul ingrédient



Xavier Lecoultrre

Pendant le tournage de *Mayen* 1903, Béatrice Barton s'est installée en Valais.

de télé-réalité, c'est la présence de téléspectateurs moyens dans l'expérience.

– Vous êtes-vous imaginée vous-même dans la situation du *Mayen* ?

– Enfant, on gamberge sur l'avenir, le passé, on s'imagine vivre aux temps des chevaliers. Je préfère une époque où il y a de vrais souvenirs, des écrits qui permettent d'être aussi exact que possible. Le néolithique ne m'intéresse pas de ce point de vue.

– En tant que productrice, vous observez les nouveaux courants en matière de télévision. Quel regard portez-vous sur la mode de la télé-réalité ?

– Selon moi, il y a du bon, du moyen et du très mauvais. Certaines émissions sont voyeuristes au possible, et cherchent à humilier ceux qui s'y prêtent. Mais c'est aussi un nouveau langage, qui permet de faire de la télé de proximité. Pour que ce soit bien, j'estime qu'il faut quand même que l'émission fasse fonc-

tionner les cellules grises des téléspectateurs. J'aime qu'on puisse apprendre quelque chose, tout en se divertissant.

– Comment ont réagi les habitants du val d'Anniviers ?

– Au début, ils étaient méfiants, sceptiques même, parce qu'ils avaient entendu parler d'un loft rural, puis ils ont compris et s'y sont intéressés.

– Quel public visez-vous ?

– Un public familial. Je pense que les personnes âgées y trouveront de l'intérêt parce qu'il s'agit d'un retour vers un passé qu'elles connaissent. Ce monde de la paysannerie touche beaucoup de gens.

«Je n'aurais pas voulu d'un emploi monotone.»

– Estimez-vous que la Télévision Suisse Romande s'adresse suffisamment aux seniors ?

– Nous essayons d'être généralistes, de parler à tous ceux qui regardent la télévision.

– L'accent est souvent mis sur les programmes pour les jeunes, non ?

– Ce sont les jeunes que nous devons conquérir. Les personnes âgées le sont déjà. Elles ont l'habitude de regarder la TSR.

– Quels souvenirs avez-vous de la télévision de votre enfance ?

– J'ai 53 ans, je n'ai connu la télévision qu'à sept ou huit ans, alors que les enfants naissent avec elle aujourd'hui. C'était un objet réservé à certains moments. Les programmes pour enfants se limitaient à la fin de la journée. On regardait les émissions en famille et on les commentait en famille. Le film du dimanche soir était sacré.

– Quelles étaient les émissions marquantes pour vous ?

– Les feuilletons bien sûr et puis une émission de jazz, le samedi en fin de journée. *Jeux sans Frontières* ou *Intervilles* nous faisaient beaucoup rire.

– Qu'est-ce qui vous a fait choisir la presse écrite à vos débuts ?

– Je voulais absolument avoir une formation de journaliste internationale, et j'ai pu l'accomplir au *Journal de Genève*.

– L'écriture comptait-elle beaucoup pour vous ?

– Ce n'est pas l'écrit qui importait le plus, mais le journalisme, la rencontre, et surtout le voyage. Je n'aurais pas voulu d'un emploi monotone, d'un travail bouclé dans un bureau. J'aime le terrain, je rêvais de voyages.

– Comment vous êtes-vous adaptée à la télévision ?

– J'ai tout de suite eu le coup de foudre pour le travail en équipe. J'apprécie aussi le travail de l'image, le reportage, les questions de prise de vue, de montage. Ce que nous créons est éphémère, mais le processus est passionnant. Je n'ai aucun regret de l'écrit.

– Enfant, vous vous imaginiez dans quelle profession ?

– J'ai toujours voulu voyager, donc je me suis dit que je pourrais être hôtesse de l'air, ou plus tard interprète. L'idée du journalisme est venue rapidement, sans doute à cause de *Temps Présent* qui me fascinait.

– Votre famille voyageait beaucoup ?

– Au contraire, et j'étais frustrée. J'ai eu une enfance magnifique. Nous habitons au bord du lac dans une maison. Mais mes parents devaient la payer cette maison, alors on ne partait pas. Mon père aimait aussi les belles voitures. Je ne regrette rien, j'étais tout le temps au bord du lac, je pêchais, il y avait une forêt juste à côté, le cadre était merveilleux. Mais je n'avais qu'une envie : découvrir le monde.

– Comment vos parents ont-ils réagi à vos projets ?

– Mon père était compréhensif. Il avait un métier qui le passionnait, il dirigeait une agence de publicité. Ma mère était à la maison. Il rentrait le soir, il racontait ce qu'il avait vécu et ma mère vivait à travers lui. Très rapidement, je me suis dit que je n'aurais pas la même vie qu'elle. Aucune d'ailleurs des trois sœurs n'est devenue mère au foyer.

– Avez-vous vécu des situations dangereuses en tant que reporter ?

– Bien sûr, dans les territoires occupés, en Israël, pendant la première Intifada, au Liban aussi, en Somalie.



Photos Xavier Lecoultre

La journaliste s'est toujours sentie à l'aise dans le reportage.

– N'avez-vous jamais eu peur ?

– Non, j'aime l'aventure, les choses surprenantes. J'aime l'imprévu, ce qui n'est pas organisé, planifié. Je suis malheureuse quand j'ai des séances régulières, un rythme répétitif auquel je dois me soumettre. J'adore le reportage, parce qu'il fait appel à l'instinct, il faut réagir vite et efficacement.

– Que ferez-vous après le *Mayen* ?

– Je suis responsable de l'unité Société et Service sous la houlette de Chantal Bernheim. Je vais donc, avec mon équipe, inventer de nouvelles émissions. C'est un moment très stimulant pour tous, lorsqu'on se trouve devant une « page blanche » et que tout est à créer.

– Vous êtes une boulimique du travail.

– Quand mes enfants étaient petits, je travaillais une semaine sur deux, ensuite, j'ai repris à plein temps. Cela supposait une orga-

nisation efficace, mon mari et moi étions totalement interchangeable à ce niveau. Mes enfants sont grands, maintenant, c'est plus facile.

– Vos enfants sont-ils attirés par le même domaine que vous ?

– Ma fille est dans une école de cuisine, elle souhaite devenir cuisinière, c'est assez différent ! Quoique... Dans la famille, on adore tous manger et on y passe volontiers beaucoup de temps. Le repas a toujours été quelque chose de sacré. Mon fils a fait une licence en histoire et philosophie aux Etats-

Unis. L'écriture l'intéresse beaucoup. Les chiens ne font pas des chats !

– Qu'aimeriez-vous leur transmettre ?

– Il est essentiel qu'ils trouvent un travail qui les intéresse, on y passe tellement d'heures dans une vie ! Il faut absolument avoir du plai-

«Je ne me suis jamais dit : mince, je dois aller bosser!»

Mayen 1903

L'émission d'automne de Béatrice Barton sur TSR 1 a déjà beaucoup fait parler d'elle. Les Cerf, une famille jurassienne, composée des parents et de leurs quatre filles, ont été sélectionnés pour ce feuilleton-documentaire. Ils ont passé deux mois dans un mayen annivard, comme en 1903. Au programme de leurs journées: fabrication de fromages, traite, coupe du

bois. Tous les ingrédients d'une vie dure ont été dûment reconstitués avec l'aide de l'ethnologue valaisan Bernard Crettaz. Les vêtements, par exemple, sont d'authentiques pièces d'époque remises à la taille de chaque membre de la famille. L'expérience se déroule sur dix épisodes à voir jusqu'au 21 novembre. Elle se terminera par une soirée spéciale en forme de bilan.



TSR

sir à ce que l'on fait, sinon, c'est terrible! Je ne peux pas imaginer qu'on doive faire un métier qu'on n'aime pas. Je ne suis jamais dit: «Mince, je dois aller bosser ce matin!» Le jour où cela m'arrive, j'arrête tout de suite de travailler. Enfin, si je peux! Je pense aussi que c'est bien d'avoir une activité qui donne lieu à une récompense immédiate, si on l'exécute bien. La cuisine est un bon exemple: on sait tout de suite si les clients sont satisfaits ou pas. A la télévision, le verdict vient du taux d'écoute.

– Arrivez-vous à décrocher du travail parfois?

– Bien sûr. J'y arrive même très bien! J'ai une petite barque à rames, et dès que je peux, je m'échappe sur le lac. Je vais à la pêche avec mon mari. Je fais beaucoup de sport, de la marche, du ski. Mais j'aime aussi juste ne rien faire: être simplement posée au fond de mon jardin. Mon mari et moi partageons la même passion du voyage. Nous partons volontiers, pas loin, en voiture, pour quelques jours.

– Que vous ont légué vos parents?

– Mon père m'a transmis plus de choses que ma mère. Ma mère était gentille avec les gens, j'ai hérité de cette bonne éducation, même si ça m'agace un peu. Mon père avait une passion de la vie et une grande curiosité. Son éveil permanent m'a beaucoup marquée.

– Avez-vous peur du temps qui passe?

– Pas du tout. J'ai une belle-mère de 83 ans, très en forme, que je vois souvent. J'aime parler avec elle de son histoire, elle est Française, elle a vécu la guerre. Ma mère a la maladie d'Alzheimer, c'est différent. Je ne crains pas de vieillir, j'ai le sentiment d'avoir bien vécu. J'aimerais connaître mes petits-enfants, bien sûr, mais je n'ai pas de frustration.

– Pensez-vous à votre retraite?

– Bien entendu, j'ai même une longue liste de choses que je souhaiterais faire. Je ne pense pas que je travaillerai à la télévision jusqu'à l'âge de la retraite. Je n'aime pas les

pots d'adieux! J'aimerais repartir sac à dos en balade.

– Que pensez-vous de l'élévation de l'âge de la retraite?

– C'est un vrai problème. Dans quelques années, je n'aurai plus d'enfants à charge, j'aurai moins de besoins. Je suis une privilégiée, je pourrai sans doute m'arrêter avant l'âge de la retraite. Je vais souvent aux Etats-Unis, et j'y vois des personnes très âgées, obligées de travailler. Des vieilles dames qui servent dans des cafés ou des messieurs gardiens de parking. Ce n'est pas juste d'être contraint de travailler si longtemps. J'espère qu'on trouvera un système souple avec des possibilités de retraite à la carte. Le monde politique ferait mieux d'aider les jeunes à avoir des enfants, pour soutenir le système de l'AVS. Mais on n'en prend guère la direction, semble-t-il.

– Comment cela se passe-t-il à la télévision pour les employés plus âgés?

– Ce qui compte, ce n'est pas l'âge, mais le dynamisme et la créativité des gens qui travaillent à la télévision. Il est vrai que, pour la présentation à l'écran, on accepte mieux les hommes mûrs que les femmes mûres. Pourtant, une femme de plus de 40 ans est tout aussi crédible qu'un homme pour présenter les nouvelles. En France ou aux Etats-Unis, on l'a bien compris. Une Claire Chazal, qui a des rides, cela ne pose pas de problème. De toute façon, le temps est si relatif: on se sent toujours plus jeune que l'âge que l'on a.

Mes préférences



Une couleur	Vert
Une fleur	La tulipe
Une odeur	Le poisson qu'on vient de pêcher
Un plat	La blanquette de veau de ma belle-mère
Un pays	Tous
Un écrivain	John Irving
Un livre	<i>Belle du Seigneur</i>
Une musique	Un morceau de jazz d'Abdullah Ibrahim
Un peintre	Vermeer

Propos recueillis
par Bernadette Pidoux